

COMITÉ DE SAUVEGARDE DU VIEUX GRENOBLE

BULLETIN DE LIAISON

PRIX : 5 F

N° 31 - SEPTEMBRE 1987



Editorial

Il est encore trop tôt (j'écris le 7 septembre) pour pouvoir vous donner des informations à la fois neuves et précises sur les différentes questions qui font l'objet habituel de nos soins. Les diverses commissions qui permettront de faire le point et de donner des orientations pour la conservation et la mise en valeur du patrimoine historique et architectural de Grenoble durant les mois qui viennent n'ont pas encore tenu leurs réunions de rentrée. Je peux seulement vous dire que des travaux de débroussaillage ont été effectués à la Bastille par des jeunes encadrés de bénévoles de *S.O.S. Grenoble*. Les responsables de cette association coordonnent maintenant fort utilement toutes les actions entreprises par les bonnes volontés qui, sans cela, d'une part risqueraient de se gêner au lieu de s'épauler, et d'autre part n'auraient pas le même poids dans les négociations avec la municipalité de Grenoble ou le Conseil général de l'Isère. Comme toujours, l'union fait la force.

Conformément à l'idée retenue lors de notre assemblée générale de février, nous mettons au point, grâce au talent d'un de nos adhérents, M. Joseph Corsat, un dépliant concernant le Comité, destiné à être offert au public en divers lieux favorables pour faire mieux connaître notre existence et notre action et à susciter des adhésions. Dans ce domaine, je voudrais que notre effort se porte en direction des jeunes : nous essaierons, avec l'aide du Conseil d'administration, d'imaginer les moyens de les attirer et de les retenir, ce qui n'est pas forcément facile. Mais les jeunes sont gages de vitalité et d'avenir.

Robert BORNECQUE

Sortie du 13 juin 1987

LE ROYANS - LÉONCEL

Sur le trajet de Grenoble à Léoncel, quelques sites pittoresques du Royans devaient retenir notre attention. Notre premier arrêt fut pour le château de Beauvoir. Ce vaste ensemble, dont il ne reste malheureusement pas grand'chose, fut sans doute commencé dès le XIII^e siècle, mais porté à sa plus grande ampleur par Humbert II.

CHATEAU DE BEAUVOIR

Les dispositions générales du château peuvent encore se lire malgré les ravages du temps et des hommes. L'accès au plateau depuis la vallée de l'Isère était particulièrement surveillé : le chemin qui gravit le versant s'achève par une tranchée encadrée par le village et le château. Ce secteur devait être extrêmement périlleux pour l'assaillant, obligé d'abord de passer sous une belle arche en tiers point bien conservée, jadis bordée de merlons et de créneaux. Puis il se trouvait dominé, écrasé par d'imposantes murailles (celles du château, au nord, subsistent) d'où les défenseurs pouvaient l'anéantir. Le château lui-même occupait la partie nord du plateau, laissant le sud au village, également fortifié (il reste une porte). Les bâtiments dessinaient un quadrilatère irrégulier entourant une vaste cour centrale, aujourd'hui plantée de maïs. Un pan de tour érodé à sa base domina longtemps la falaise septentrionale : son équilibre instable au bord d'un précipice frappa l'illustrateur de l'Album du Dauphiné qui en donna un très beau dessin (A. Debelle, 1837). Mais la falaise, en tuf friable, s'est éboulée, entraînant avec elle ce bec instable.

Sur la face ouest, tournée vers l'Isère, on découvre encore au milieu des arbres trois faces d'une puissante tour carrée qui peut être considérée comme le donjon. Formant une avancée bien marquée, elle doit plonger ses soubassements très bas car la pente rapide dérobe rapidement le sol. On distingue facilement deux étages inférieurs, en contrebas du plateau, ouverts de meurtrières et destinés au combat, et, au-dessus d'une voûte en berceau dont subsistent les amorces, les deux niveaux supérieurs destinés à l'habitation et plus largement éclairés, car invulnérables.

Au nord-est de l'ensemble se dresse le mur plat du chevet de la chapelle palatine. Cet édifice étroit et haut, surmonté jadis d'un comble aigu encadré des pinacles des contreforts, appartient à la famille des saintes chapelles. On distingue seulement l'amorce des nervures de la voûte d'ogives et les arrachements du délicat remplage qui décorait la grande fenêtre en arc brisé. Le lierre jette un manteau de verdure sur la patine des vieilles pierres. Des fouilles relativement simples permettraient de connaître le périmètre exact de cette chapelle, dont la nef unique ne devait comporter que deux ou trois travées. Le processus de destruction est assez bien précisé par cette observation écrite en 1835 : « Il y a peu d'années qu'elles (les ruines) étaient plus considérables : on y remarquait deux vastes fenêtres avec leurs roses et leurs ornements gothiques, de hautes colonnes et une partie de la voûte du chœur... On doit cette perte à un propriétaire qui, par une coupable insouciance, fit servir plusieurs de ces débris aux réparations d'une maison voisine. » (J.J.A. Pilot, *Album du Dauphiné I*, 1835, p. 26).

SAINT-ANDRÉ-EN-ROYANS

Quittant à Saint-Romans la R.N. 632 pour le chemin des écoliers, nous sommes arrivés à Saint-André-en-Royans par le CD 58 qui fournit un bon belvédère pour admirer ce minuscule village, serré autour de son château en une saisissante vision médiévale. Il se découpe sur une bosse qui domine les vallonnements du Royans, avec en toile de fond les monts du Matin, chaînon le plus occidental du Vercors. Il fut le fief éponyme de la famille Prunier de Saint-André qui donna au Dauphiné d'illustres parlementaires : l'un d'eux fit ouvrir et baptiser l'avenue bordée de contre-allées, longue de deux lieues (huit kilomètres), qui unit l'Isère au Pont-de-Claix, en drainant la plaine grâce à ses fossés, et en formant digue contre le Drac par sa chaussée-même. Il est vraiment regrettable que l'odieuse manie des changements de noms de rues ait fait disparaître de ce beau cours celui de son fondateur.

Le château est un bloc volumineux, animé par quelques tours rondes et une échauguette. Tandis qu'une partie a été restaurée (et parfois complétée) l'autre est dans un état précaire, privée d'entretien et en péril. Les maisons qui se serrent au pied du château sont bien entretenues et remontent pour la plupart au XVII^e siècle, comme en font foi plusieurs dates gravées sur des linteaux. L'élément le plus intéressant du village est constitué par son église. Reconstituée au XVII^e siècle, son architecture extérieure n'offre pas un intérêt particulier, mais l'intérieur est riche en objets mobiliers et, me semble-t-il, évoque assez bien la modeste richesse des églises des communautés rurales d'Ancien Régime. La grande nef, unique, est couverte d'un plafond à caissons qui va être restauré. Les murs s'enrichissent ici et là de compositions décoratives en stuc (ou en plâtre), d'esprit Louis XV par la souplesse de leurs courbes. Le maître autel et son retable proviennent de Beauvoir, non pas de la chapelle palatine, mais de celle du couvent de Carmes fondé en 1343 par Humbert II, plusieurs fois ruiné, notamment en 1562, et enfin vendu en 1791. Plusieurs statues, des chandeliers en bois, une chaire à prêcher, l'autel de la chapelle latérale nord et son estrade marquetée captent l'intérêt et soulignent la pieuse attention avec laquelle des populations pourtant assez pauvres s'efforçaient de donner à leur église une beauté et une richesse pas trop indigne de la grandeur de Dieu.

PONT-EN-ROYANS

Pont-en-Royans est une étape bien connue. La municipalité, contrôlée par toutes les instances prévues et notamment la commission départementale des sites, s'efforce de trouver une solution au blocage qu'entraîne constamment le long et étroit boyau de la rue principale surchargée de véhicules. Les destructions et reconstructions exigées par tous les projets étudiés ne vont pas sans poser de délicats problèmes. L'église paroissiale, située en contrebas se signale par un clocher du XVII^e siècle d'une forme assez proche de celui de Saint-Louis de Grenoble. Le maître autel est dominé par une gloire de bois doré, modeste adaptation de celle de Bernin à Saint-Pierre de Rome. Des panneaux de miroir, chargés de réfléchir la lumière des cierges, prêtaient leur scintillement à cette composition bien caractéristique de la pensée religieuse

de l'époque classique et de son expression plastique. Il ne faut pas manquer, bien entendu, de jeter un coup d'œil depuis la rive gauche de la Bourne sur les quelques maisons portées en encorbellement par des poteaux de bois ancrés sur le rocher. Elles donnent une vive impression de fragilité...

SAINT-JEAN-EN-ROYANS

L'église de Saint-Jean-en-Royans, dont le clocher reconstruit au XVII^e siècle garde une silhouette gothique (cas fréquent, cf. près de Grenoble Vaulnaveys, Vif, etc.), a l'intérêt de conserver les boiseries du chœur de la Chartreuse du Val-Sainte-Marie, dans la forêt de Bouvante. Ces fragiles ouvrages d'ébénistes ont seuls subsisté tandis que les solides maçonneries des bâtiments de l'église et de l'abbaye sont devenues tas de pierres. Les stalles ont été remontées dans le cœur de leur nouvel asile. Le trône de l'abbé se distingue par son dais et la richesse plus accentuée de son décor. L'ensemble constitue un très bel exemple du style Louis XIV : sur le ton fondamental du bois de noyer, moulures et ornements s'enlèvent en reliefs colorés ou dorés. L'abondance des motifs végétaux débordant d'amphores ou de corbeilles, la vigueur du modelé, l'élégance du dessin sont tout à fait remarquables.

LÉONCEL

La sœur Marie-Françoise nous accueille à Léoncel avec son enthousiasme, sa science et sa foi. Elle nous rappelle la fondation de l'abbaye en 1137 par des moines cisterciens de Bonnevaux, la rapide croissance du monastère, la présence à sa tête de 1163 à 1169 de saint Hugues de Châteauneuf, élu ensuite abbé de Bonnevaux. Puis viennent les difficultés : guerres et pillages, conflits concernant les pâturages, luttes religieuses. Et l'inéluctable décadence, malgré la reconstruction au XVII^e siècle des bâtiments des moines, aboutit à la fermeture du couvent. Il reste aujourd'hui d'abord le site, à peine modifié par l'ouverture de quelques routes. C'est un berceau synclinal (le creux d'un pli) arrosé par la Lionne (Lionnae cella, d'où Léoncel) qui ne tarde pas à s'encaisser à l'aval. Des prés occupent le fond, de sombres forêts de sapins couvrent les versants que tranche brutalement à l'ouest une falaise qui domine la plaine de Valence. L'endroit reste désert et sauvage, terriblement froid l'hiver : les moines l'abandonnaient du reste en cette saison pour s'abriter dans la plaine de Chabeuil.

L'église abbatiale est également intacte. Elle comprend deux parties bien distinctes. Le chœur et le transept remontent à l'époque romane, la fin du XII^e siècle. C'est par cette partie qui abrite l'autel majeur que l'on com-

mençait quasiment toujours la construction des églises. Deux absidioles semi-rondes, parallèles à l'abside principale, donnent un plan assez fréquent dans la région. A l'extérieur l'abside centrale affecte un tracé polygonal alors qu'elle est semi-circulaire à l'intérieur ; cela est également assez courant dans le midi. La croisée du transept est couverte d'une coupole polygonale sur trompes. Ainsi s'organisent une série d'espaces à la fois hiérarchisés et homogènes. Au centre domine l'accent vertical de la croisée coiffée de sa calotte sphéroïde ; autour, plus bas, s'amorcent les courtes perspectives du chœur bien éclairé et des bras du transept plus sombres, volumes ramassés couverts par d'amples berceaux plein cintre. Un arc au même niveau que les voûtes du transept sépare la croisée de la nef dont la hauteur, aperçue à travers ce diaphragme paraît accrue. Cette dernière a été élevée une trentaine d'années après le chœur, aussi est-elle voûtée d'ogives, c'est-à-dire de nervures croisées portant quatre voûtains au-dessus de chaque travée. Ce système n'est certes plus une nouveauté à sa date (vers 1210), mais restait cependant rare dans les régions méridionales de la France longtemps fidèles aux habitudes romanes. Les moines cisterciens ont volontiers fait figure de pionniers en la matière : en Provence comme en Italie on a pu les surnommer les missionnaires du gothique. Les bas-côtés voûtés en quart de cercle épaulent la nef comme un arc-boutant continu ; des arcs bandés le long des murs goutterots et à l'intérieur assurent la stabilité. Ces deux derniers éléments se réfèrent, parmi d'autres, à des pratiques romanes provençales.

Mais au-delà des considérations techniques, intéressantes certes, indispensables même pour bien comprendre, et que l'on pourrait encore multiplier, il ne faut pas perdre de vue les valeurs esthétiques du monument. A l'extérieur la simplicité des volumes compacts, à peine relevés par le clocher trapu, compose un parfait accord avec les lignes puissantes et calmes du cadre montagneux. A l'intérieur, selon la règle-même de l'ordre de Cîteaux, règne la plus grande simplicité. Aucun décor n'est admis, si ce n'est quelques feuilles sur de rares chapiteaux : l'architecture s'impose ici sans partage et la beauté du lieu découle de la qualité de l'appareil, de la variété des espaces, de l'heureux rapport des pleins et des vides, de la pureté du tracé des arcs. Rien ne doit distraire l'œil ni l'esprit dans ce lieu de prière. Art « élitiste », certes, mais justement adapté à la haute vocation des moines, capables de trouver dans cette perfection austère un tremplin spirituel. Il y avait pour la foule des fidèles, moins avancés, un autre art religieux, plus orné, plus accessible, mais non moins beau.

Robert BORNECQUE

Introduction à une visite de **SAINT-JEAN-DE-CHÉPY**

Notre sortie du 23 mai nous conduisit notamment au gracieux château de Saint-Jean-de-Chépy, caché dans un site calme et verdoyant. Je remercie son propriétaire, M. Jacques Barbe, qui nous accueillit si aimablement chez lui, de nous avoir adressé les lignes qui suivent. R.B.

La maison forte de Saint-Jean-de-Chépy trouve, dit-on, ses origines au XIII^e siècle ; on parle des Templiers (?), et plus certainement des Chartreux, mais ceci reste encore à démontrer.

Son architecture est très simple : pratiquement carrée, elle possède deux tours aux extrémités de sa diagonale Nord-Sud, et deux échauguettes aux extrémités de sa

diagonale Est-Ouest. Ses façades ont été, comme l'intérieur, largement modifiées au cours des siècles. Enfin, la tour Sud et les peintures murales qu'elle recèle au premier étage sont classées **Monument historique**.

Cette maison forte n'est jamais restée longtemps la propriété d'une même famille ; elle a été maintes fois vendue

(suite page 4)

Introduction à une visite de SAINT-JEAN-DE-CHÉPY

(suite de la p. 3)

et revendue. C'est seulement du XVI^e au XVIII^e siècle qu'une lignée de propriétaires s'est constituée avec les familles Bressieu, les Isles, Merez et Cordoue. Dans cette lignée, Maurice Bressieu est sans doute le plus illustre des propriétaires de Saint-Jean-de-Chépy.

*
* *
*

Maurice Bressieu (1546-1617) était un érudit. Après avoir occupé (à partir de 1575) la chaire de mathématiques au Collège de France et avoir publié en 1582 un livre intitulé « *Metrices Astronomicas* » (il professait alors que la terre était le centre du monde), il fut nommé orateur des Rois de France à trois reprises à l'occasion des élections des papes Sixte V (en 1586), Clément VIII (en 1597) et Paul V (en 1608). C'était alors pour lui l'occasion de longs séjours à Rome et de nombreux discours en latin ; il fut ainsi nommé intendant de la Bibliothèque Vaticane par Sixte V et eut alors tout loisir de prendre connaissance des travaux d'astronomie dont cette époque fut fort riche. C'est en effet à cette époque que vécurent Tycho Brahé, Kepler, Galilée (pour ne citer que les plus célèbres des astronomes d'alors), et que furent instruits à Rome les procès de Copernic, puis de Galilée.

Contemporain de Lesdiguières, Maurice Bressieu vécut également les guerres de religion (ses parents avaient épousé la Réforme et s'étaient réfugiés à Genève), mais prudemment puisqu'il s'arrangea pour rester en Italie quand les événements l'exigeaient !

C'est à l'occasion de ses séjours en Italie que Maurice Bressieu découvrit les voûtes célestes qui décoraient certains édifices religieux ou laïcs, et que lui vint vraisemblablement l'idée, à lui mathématicien et astronome, d'en avoir également une dans sa demeure du Dauphiné.

La voûte céleste de Saint-Jean-de-Chépy est une carte du ciel illustrée par la représentation traditionnelle des constellations, tracée sur une coupole hémisphérique avec des prolongements sur le mur cylindrique pour les constellations australes. Elle appartient à la famille des voûtes célestes de la Renaissance Italienne ; citons en particulier celle de la Vieille Sacristie de Saint-Laurent à Florence (peinte

par Brunelleschi en 1429), celle de la Villa Farnésine à Rome (peinte par Peruzzi en 1511), enfin celle de la Villa Farnèse à Caprarola (peinte par un artiste inconnu en 1575). Ce motif était apparu en Italie au début du XV^e siècle ; il était inspiré des représentations cosmiques égyptiennes et tracé généralement sur un coupole (« cielo ») dont l'antique symbolisme est préservé dans l'Eglise d'Orient.

Maintenant que sa restauration est achevée, cette voûte céleste doit être le sujet de recherches dans les deux axes suivants. Tout d'abord, il faut en faire une étude artistique approfondie et tenter de l'inscrire dans l'histoire de l'art, en identifiant en particulier ses plus proches parentes et, si possible, son auteur ; ensuite, sur un plan astronomique, il faut tenter d'effectuer un relevé de la position des étoiles et d'associer une date à cette carte du ciel.

Mais elle doit également inciter à pénétrer dans des domaines aussi variés que :

- l'initiation à l'identification des constellations (on a ici un ancêtre du planetarium) et à la mythologie qui inspira leur représentation (citons par exemple la légende de Persée et d'Andromède) ;
- l'astronomie en général (et la pensée s'évadera alors vers la question de l'origine de l'Univers) ;
- le symbolisme cosmique qui a pu inspirer les différentes religions ;
- enfin, l'ésotérisme que peut recéler cette voûte, cette tour avec ses sept fenêtres, et cette maison forte qui porte le nom de Saint-Jean.

*
* *
*

En conclusion, la maison forte de Saint-Jean-de-Chépy représente certainement une modeste part du patrimoine artistique et culturel, mais elle peut pour ses amis être la source d'un profond enrichissement intellectuel qui compense les sacrifices consentis pour sa restauration !

Jacques BARBE

Vie de l'Association

ADRESSE : Maison du Tourisme, rue de la République

COTISATION : 60 F - C.C.P. GRENOBLE 1320-25 N

PERMANENCES : Mardi 16 h à 18 h

PROJETS : OCTOBRE : visite des bâtiments du Musée (date à préciser).

NOVEMBRE : visite du Palais de Justice (date à préciser).

N.B. : Les personnes qui désirent être prévenues individuellement des dates des visites et conférences doivent déposer à la permanence des enveloppes timbrées à leur adresse.